

# NORA ROBERTS



*Petits  
délices  
et grand  
amour*

## À PROPOS DE L'AUTEUR

Nora Roberts est l'un des auteurs les plus lus dans le monde, avec plus de 400 millions de livres vendus dans 34 pays. Elle a su comme nulle autre apporter au roman féminin une dimension nouvelle ; elle fascine par ses multiples facettes et s'appuie sur une extraordinaire vivacité d'écriture pour captiver ses lecteurs.

NORA ROBERTS

Petits délices  
et grand amour

*Traduction française de*  
JEANNE DESCHAMP

 HARLEQUIN

*Titres originaux*

PARTIE 1 : SUMMER DESSERTS

PARTIE 2 : LESSONS LEARNED

*Ces romans ont déjà été publiés en 2016*

PARTIE 1 : © 1985, Nora Roberts.

PARTIE 2 : © 1986, Nora Roberts.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2018, HarperCollins France pour la présente édition.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Décor : © SHUTTERSTOCK/RODINA OLENA/ROYALTY FREE

Tomates : © SHUTTERSTOCK/AFRICA STUDIO/ROYALTY FREE

Fond à pois : © SHUTTERSTOCK/ARISARA T/ROYALTY FREE

Réalisation graphique : © STUDIO PIAUDE

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-8571-8

DÉLICIEUSE TENTATION



# 1

Ses parents l'avaient prénommée Summer. Un prénom estival qui faisait naître des visions de fleurs écarlates, de brusques orages d'été et de longues nuits torrides. Un prénom qui faisait également surgir des images de prairies douces noyées de soleil et de siestes paisibles à l'ombre de grands arbres. Et ces deux aspects allaient comme un gant à Summer Lyndon.

Alors qu'elle se tenait en suspens, le corps en alerte et les yeux vigilants — les mains encore immobiles mais déjà au bord du mouvement —, pas un son ne s'élevait dans la pièce. Pas un regard, pas un seul, qui ne soit rivé sur elle. Même si elle procédait avec lenteur, son public fasciné n'aurait pas pris le risque de manquer un seul de ses gestes.

Sa fine silhouette était devenue le point sur lequel convergeait l'attention générale. Dans le silence presque recueilli, la mélodie fluide de la *Barcarolle* de Chopin ajoutait une intensité lumineuse à l'atmosphère. Un rayon de soleil effleurait ses cheveux châtain attachés avec soin, leur donnant de très légers reflets d'or. Une paire de dormeuses en émeraude brillait à ses oreilles.

Comme il faisait très chaud dans la pièce, deux cônes rosés renforçaient la ligne de ses pommettes déjà saillantes et soulignaient l'élégance presque hautaine de ses traits. Un mélange de tension et d'extrême attention accentuait les points ambrés de ses iris. Ce même cocktail d'émotions fortes remodelait ses lèvres douces et joliment ourlées qui s'avançaient en une moue de concentration.

Elle portait une tenue blanche toute simple, sans froufrous ni

apprêts. Et n'en attirait pas moins les regards aussi sûrement que le plus bigarré des papillons exotiques. Elle ne prononçait pas un mot et, pourtant, chacun tendait l'oreille dans l'espoir de capter un son, même le plus ténu, susceptible de tomber de ses lèvres.

Les ondes étaient fortes dans la pièce, les odeurs capiteuses, l'atmosphère marquée par l'attente.

Summer aurait tout aussi bien pu s'y trouver seule, vu le peu d'attention qu'elle prêtait à son entourage. Un seul but, une seule intention l'habitait : l'excellence. Se contenter de moins ne lui aurait jamais traversé l'esprit.

Avec un soin infini, elle démoula la préparation et procéda à la décoration de sa charlotte. Les heures qu'elle venait de passer pour élaborer l'énorme gâteau étaient oubliées. Oubliées aussi la chaleur, la fatigue dans les jambes, les douleurs dans les bras et les épaules. La dernière phase du travail, celle qui allait donner à la pâtisserie la *touche* Summer Lyndon, qui en ferait l'unicité, était de la plus haute importance. Summer savait déjà que le goût de la pâtisserie serait exquis, les arômes divins, que la consistance permettrait une découpe aisée. Mais toutes ces qualités ne seraient plus rien si son dessert péchait sur le plan esthétique.

Avec le soin d'un artiste couronnant un chef-d'œuvre, elle leva son pinceau pour appliquer un léger glacis doré sur les fruits frais. Puis ce fut le tour du sucre filé qui dessina ses volutes audacieuses.

Même à ce stade avancé, personne n'osait encore piper mot.

Sans requérir d'aide — elle n'en aurait toléré aucune —, Summer découpa la nougatine qu'elle venait de passer au rouleau à pâtisserie pour en faire des plaques fines et sculpta ses motifs.

Ses mains ne tremblaient pas. La tête haute, elle recula d'un pas pour porter un dernier regard critique et juger de l'effet d'ensemble. C'était le test ultime, car ses exigences étaient extrêmes et la moindre faute de goût aurait été inexcusable à ses yeux. Les mains sur les hanches, le visage impénétrable, elle regardait en silence. En cet instant suspendu, même la chute d'une aiguille sur les carreaux de terre cuite aurait retenti comme une déflagration.

Un lent sourire finit par se dessiner sur ses lèvres. Ses yeux



scintillèrent. La réussite était à la hauteur de son attente. Elle leva le bras d'un geste théâtral...

— Parfait ! Enlevez !

Deux assistants se précipitèrent alors et firent rouler le dessert sur son chariot. A ce moment-là seulement, les applaudissements crépitèrent. Summer les accepta comme un juste dû. Que l'humilité soit de mise en certaines circonstances, elle était la première à l'affirmer. Mais elle savait aussi qu'aucune modestie ne s'appliquait à ses desserts. Dire que sa charlotte était une splendeur restait un euphémisme. Le milliardaire italien qui l'avait embauchée avait exigé le meilleur pour les fiançailles de sa fille et il avait payé pour l'obtenir. Elle s'était contentée de satisfaire ses exigences.

— Ah, mademoiselle Summer... Quel poème ! Quelle œuvre d'art !

Fontenoy, un cuisinier français spécialisé dans les fruits de mer, vint poser les mains sur ses épaules. Il la contempla en secouant la tête, les yeux écarquillés d'admiration.

— Féérique ! Spectaculaire ! Grandiose !

Il s'en étonnait presque, cherchant le qualificatif qui dépasserait tous les autres. Avec un enthousiasme très latin, il l'embrassa sur les deux joues, tout en lui malaxant les épaules de ses doigts boudinés, comme s'il pétrissait du pain frais. Summer, dont l'expression était restée grave et concentrée depuis des heures, laissa enfin éclater un grand sourire.

— Merci.

On entendit sauter un bouchon et le champagne circula pour célébrer l'achèvement réussi du dîner de fête. Summer prit deux verres et en tendit un au chef cuisinier français.

— *Nous* avons été grandioses ! A notre prochaine collaboration !

Elle vida sa coupe en quelques gorgées, puis retira sa toque et quitta la cuisine en adressant un signe de la main à la cantonade. A côté, dans l'immense salle à manger du palais vénitien, avec ses sols en marbre et ses lustres de Murano, son dessert faisait l'admiration des convives.

Summer quitta le *palazzo* d'excellente humeur, se réjouissant

sans complexe que le soin de nettoyer la cuisine en chantier retombe sur d'autres épaules que les siennes.

Deux heures plus tard, tandis que son avion volait haut au-dessus de l'Atlantique, elle se détendait enfin, les yeux clos et débarrassée du carcan de ses chaussures. Un roman policier à l'intrigue terrifiante reposait, ouvert, sur ses genoux. Après trois jours pleins passés à Venise pour confectionner sa pièce unique, elle regagnait les Etats-Unis. De telles expéditions n'avaient rien d'inhabituel pour elle. Elle avait réalisé un savarin géant à Madrid, une forêt-noire à Athènes, un concorde au chocolat à Istanbul. Entièrement défrayée et grassement rémunérée, elle était toute disposée à courir le monde pour créer l'événement. Inventive et audacieuse, elle réinterprétait les grands classiques à sa manière. Ses desserts n'étaient pas de simples desserts, mais des expériences gravées dans le marbre. Ses créations continuaient de hanter les papilles gustatives des connaisseurs longtemps après avoir été consommées.

*Toujours prête à bondir, spatule à la main*, songea-t-elle, à demi endormie, bâillant et souriant à la fois.

Elle se considérait comme une spécialiste dans son domaine, un peu à la manière d'un bon chirurgien. Et pour cause... Elle avait étudié et pratiqué autant d'années et avec le même acharnement que bien des grands mandarins. Cela faisait cinq ans maintenant qu'elle était sortie de l'Académie d'art culinaire de Paris et sa réputation lui attribuait les caprices d'une diva, le cerveau d'un ordinateur et les mains d'un ange.

Somnolant sur son siège confortable en classe affaires, Summer se trouvait aux prises avec une envie immodérée d'engloutir sur l'heure une solide part de pizza.

Elle savait que le temps de vol lui paraîtrait moins long si elle le passait à lire ou à dormir. Aussi, pour mettre toutes les chances de son côté, décida-t-elle de cumuler l'une et l'autre activité, en commençant d'emblée par une petite sieste. Elle tenait aussi jalousement à ses heures de sommeil quotidiennes qu'à sa recette secrète de mousse aux trois chocolats sur biscuit mi-amer.

Une fois de retour à Philadelphie, elle n'aurait plus une minute

à elle. Entre la bombe glacée à préparer pour le banquet caritatif organisé par le gouverneur, la réunion annuelle de la Gourmet Society, la démonstration qu'elle s'était engagée à faire en public pour la télévision, et... et quoi donc, encore ? Ah oui, l'entretien professionnel, se remémora-t-elle dans une demi-somnolence.

Que lui avait-elle dit au téléphone, déjà, cette femme à la voix d'oiseau ? Drake — non, Blake... Blake Cocharan, III<sup>e</sup> du nom, de la chaîne d'hôtels Cocharan, souhaitait la rencontrer. *Excellents hôtels, au demeurant*, songea-t-elle en bâillant copieusement. Elle avait séjourné dans quelques-uns d'entre eux à l'occasion de ses divers périple aux quatre coins du monde. Et voilà que M. Cocharan le Troisième avait une proposition professionnelle à lui soumettre.

Sans doute voulait-il lui demander de créer un dessert à son nom, dont sa chaîne acquerrait l'exclusivité. Sur le principe, elle n'avait rien contre, mais il fallait qu'un certain nombre de conditions soient respectées. Et que M. Cocharan le Troisième y mette le prix, bien sûr. Avant d'accepter d'associer son nom et son talent à cette chaîne, elle procéderait à des recherches détaillées. Si elle découvrait que l'un de ces hôtels offrait des prestations médiocres...

Elle s'étira avec délice et décida de revenir plus tard sur la question — une fois qu'elle aurait rencontré M. Troisième en personne. *Blake Cocharan III...* Elle laissa résonner le patronyme dans sa tête avec un sourire aussi endormi qu'amusé. Il lui semblait déjà le voir devant elle : grassouillet, le crâne dégarni et souffrant probablement de dyspepsie chronique. Il arborerait des chaussures italiennes, une montre suisse, des costumes français et une grosse voiture allemande, tout en se considérant comme indéfectiblement américain. Le portrait qu'elle venait d'élaborer resta suspendu dans ses pensées un moment, suscitant un ennui immédiat. De nouveau, elle bâilla et soupira, alors que la vision insistante d'une pizza aux poivrons revenait hanter ses pensées. Elle donna à son siège une inclinaison plus confortable et passa résolument en mode sommeil.

Blake Cocharan III, adossé à la luxueuse banquette arrière de sa limousine gris métallisé, épluchait avec attention le dernier rapport en date sur la construction de la nouvelle Cocharan House dans les îles Vierges. Il était doté de cette forme particulière d'intelligence qui lui permettait de ramasser une grande brassée de détails disparates pour les aligner aussitôt en un ordre parfait. Pour lui, le chaos n'était rien d'autre qu'une forme de système qui s'ignorait encore et qu'un minimum de sens logique suffisait à mettre au pli. La logique avait toujours été son amie. Un point A menait invariablement à un point B, qui à son tour conduisait à C. Quelle que soit la complexité du labyrinthe, il y avait toujours moyen de trouver sa voie. Il suffisait d'être patient, cohérent et systématique.

Grâce à ce talent pour la synthèse, à trente-cinq ans à peine, il tenait déjà presque entièrement seul les rênes de l'empire Cocharan. Sa richesse, il en avait hérité et ne s'en glorifiait pas. Mais il s'était hissé jusqu'à la place qu'il occupait par son seul travail, et sa réussite avait une réelle valeur à ses yeux. Il existait une tradition Cocharan qui se caractérisait par un haut niveau d'exigence. Pour ses hôtes, il n'acceptait que ce qui se faisait de mieux, que ce soit pour le linge de maison ou le mortier des fondations.

Et les informations qu'il avait pu rassembler sur Summer Lyndon menaient toutes à la même conclusion : elle était la meilleure dans sa spécialité.

Blake mit de côté son dossier sur Sainte-Croix dans les îles Vierges et sortit une autre pochette de l'attaché-case posé à ses pieds. Une seule bague en or, chantournée, luisait d'un éclat discret à son doigt.

*Voyons un peu cette Summer Lyndon...*

Il ouvrit le dossier avec une curiosité modérée.

Vingt-huit ans, formée à Paris, diplômée en arts culinaires.  
Père : Rothschild Lyndon, parlementaire britannique respecté.  
Mère : Monique Dubois Lyndon, ancienne actrice de cinéma française. Parents divorcés à l'amiable depuis vingt-trois ans.

Summer Lyndon avait grandi entre Londres et Paris, puis

avait suivi sa mère, lorsque celle-ci avait épousé en secondes noces un magnat américain de la quincaillerie en gros, établi à Philadelphie. Summer était retournée par la suite à Paris pour terminer son apprentissage et se partageait depuis entre la France et les Etats-Unis. Dans l'intervalle, sa mère avait convolé une troisième fois, avec un magnat du papier. Son père, quant à lui, s'était séparé de sa seconde épouse, une avocate médiatique.

Toutes les informations convergeaient : Summer Lyndon était bien LA chef pâtissier la plus talentueuse en activité — et cela de part et d'autre de l'Atlantique. Son talent ne se limitait pas aux desserts. Elle était également un merveilleux chef gastronomique, faisant preuve d'une grande inventivité, d'un sens inné du produit et de bonnes facultés d'improvisation en cas de crise. Mais cette jeune artiste des fourneaux n'avait pas que des qualités. On lui prêtait un caractère autoritaire, un tempérament explosif et une franchise qui confinait à la brutalité. Ces défauts ne devaient pas être rédhibitoires, cependant, car elle restait dans les petits papiers de maints chefs d'Etat, hommes d'affaires et autres célébrités.

*Madame* exigeait, paraît-il, d'opérer dans des cuisines suffisamment silencieuses pour qu'elle puisse écouter les *Nocturnes* de Chopin en boucle. Et elle était capable de refuser net de travailler si l'éclairage ne lui plaisait pas. On disait que ses clients, même les plus influents, cédaient à ses moindres caprices pour ne pas prendre le risque de la voir tourner les talons.

Lui n'avait jamais été homme à céder aux caprices de qui que ce soit, mais il voulait Summer Lyndon pour la chaîne Cocharan. Et il ne doutait pas un instant qu'il parviendrait à la convaincre d'accepter la proposition qu'il avait en tête.

Il laissa une vision d'elle se former dans son esprit. Une femme redoutable, assurément. Mais sa force de caractère n'était pas faite pour lui déplaire. Les personnalités faibles et les volontés peu affirmées lui devenaient rapidement insupportables, surtout chez ses collaborateurs. Peu de femmes encore avaient atteint la célébrité et le niveau de compétence auxquels s'était hissée Summer Lyndon. Même si les femmes cuisinaient par tradition, la plupart des chefs restaient encore des hommes.

Il l'imaginait grande et forte, un peu trop enveloppée à force de goûter à ses propres créations. Des mains habiles, bien sûr. Un teint légèrement blafard et un visage empâté à force de passer sa vie enfermée en cuisine. Une femme avec un solide sens pratique et des idées très arrêtées sur ce qu'il était bon de manger ou non. Elle serait forcément organisée, logique et cultivée — d'apparence un peu quelconque, probablement, car trop préoccupée de gastronomie pour se soucier de son aspect physique.

Il prévoyait déjà qu'ils s'entendraient à merveille.

Jetant un coup d'œil à sa montre, il constata avec satisfaction qu'il était juste à l'heure. La limousine se gara sans bruit le long du trottoir.

— J'en ai pour une heure tout au plus, annonça-t-il à son chauffeur.

Ce dernier hocha la tête. Lorsque Blake Cocharan disait une heure, c'était une heure. Il respectait toujours les délais.

— A tout à l'heure, monsieur.

Blake leva les yeux vers le quatrième étage de cet immeuble ancien où se déroulerait le rendez-vous. Il nota que les fenêtres étaient grandes ouvertes, laissant entrer la douceur du printemps et sortir des envolées de musique — un thème classique qu'il ne put identifier, à cause du bruit de la circulation. Il entra, découvrit que l'unique ascenseur était en panne et grimpa les quatre étages à pied.

Il sonna et une jeune femme de petite taille, avec un visage d'une grande beauté, lui ouvrit. Elle portait un T-shirt quelconque sur un legging. *L'employée de maison qui sort pour son jour de congé*, songea-t-il aussitôt. Elle paraissait bien fragile pour une personne censée frotter les sols et les carreaux. Et si son intention était bien de sortir, elle s'apprêtait à descendre dans la rue pieds nus.

Après ce premier examen global, Blake revint au visage de la jeune femme. Il était classique dans sa beauté, vierge de tout maquillage et indiscutablement sensuel. La bouche à elle seule était étourdissante de volupté et Blake s'efforça de faire abstrac-

tion de ce qu'il considéra être une attirance sexuelle purement mécanique.

— Blake Cocharan. J'ai rendez-vous avec Summer Lyndon.

Summer leva le sourcil gauche, ce qui, chez elle, traduisait la surprise. Puis ses lèvres esquissèrent une moue légère, signe de plaisir. Grassouillet, Blake Cocharan ne l'était pas du tout. Longiligne et musclé, il affichait au contraire une silhouette de grand sportif. Il avait clairement l'air de quelqu'un qui profite de sa pause déjeuner pour faire un footing plutôt que de s'éterniser à écluser les digestifs dans des repas d'affaires. Dégarni ? Sûrement pas... Une belle masse de cheveux noirs à la coupe soignée et qui ondulaient naturellement renforçait l'attrait d'un visage qui restait sensuel, malgré une certaine froideur. Il avait la pommette aiguë et le menton ferme — carré sans être caricatural. Summer aima d'emblée la force qui émanait de la première et le charme qui caractérisait le second, creusé d'une discrète fossette. Les sourcils noirs formaient une ligne presque horizontale au-dessus des yeux clairs, d'un bleu qui rappelait la pleine mer. Sa bouche était un peu large mais bien dessinée, le nez très droit, à l'arête presque cinglante. Elle avait visé juste sur le plan vestimentaire : les chaussures italiennes, la montre et le costume. Mais pour le reste, elle avait eu faux sur toute la ligne.

Il lui fallut peut-être trois — à la rigueur quatre — secondes pour se faire une idée d'ensemble du personnage. Son sourire s'accrut, un sourire dont Blake ne pouvait détacher son regard. Il trouvait sa bouche conçue pour être dégustée comme une glace en cornet. A moins d'être mourant ou d'avoir d'autres préférences sexuelles, quel homme pourrait résister à des lèvres pareilles ?

— Entrez, je vous en prie, monsieur Cocharan.

Summer ouvrit la porte en grand et s'effaça pour lui laisser le passage.

— C'est très aimable à vous d'avoir accepté de vous déplacer jusqu'ici. Asseyez-vous... Je suis en pleine cuisine, désolée.

Elle sourit, lui indiqua un fauteuil d'un geste et disparut.

Blake ouvrit la bouche pour protester — il n'avait pas l'habitude d'être traité par-dessus la jambe par le personnel de maison —,

puis la referma. Il n'avait pas de temps pour ça. Posant son attaché-case, il examina les lieux : des lampes un peu partout avec des abat-jour à franges, une méridienne avec un plaid en alpaga aux couleurs vives, une table de bois de rose marquetée. Sur le sol, des tapis d'Aubusson — deux —, joliment fanés, dans des tons de bleu et de gris. Un vase Ming. Un pot-pourri dans ce qui lui parut être un compotier en porcelaine de Dresde.

Il n'y avait aucun ordre, aucun système, dans ce décor. C'était un mélange improbable d'époques et de styles qui aurait dû jurer, mais qui exerçait un attrait immédiat. A l'autre bout du séjour, un guéridon était couvert de papiers — pages imprimées et notes prises à la main. Les bruits de la rue montaient par la fenêtre ouverte, se mêlant aux *Nocturnes* du grand Frédéric.

Alors qu'il s'imprégnait ainsi de l'atmosphère de la pièce, Blake eut la soudaine certitude qu'il n'y avait personne d'autre dans l'appartement que lui-même et la femme qui lui avait ouvert la porte. Summer Lyndon en personne, alors ? Charmé tout autant par cette idée que par les arômes qui lui parvenaient de la cuisine, il rejoignit la jeune femme, se dirigeant à l'odeur.

Six fonds de tarte dorés reposaient sur une grille. Summer les remplissait un à un avec ce qui semblait être une crème blanche et onctueuse. L'attention de Blake se posa sur le visage de la pâtissière et il fut frappé par la concentration qui s'y lisait, une concentration si intense qu'on aurait dit un neurochirurgien procédant à une opération du cerveau. La comparaison aurait dû l'amuser. Mais les accords de Chopin aidant, la vue de ces doigts délicats façonnant la crème le fascina.

Summer trempa une fourchette dans une casserole et versa sur la crème de chaque tartelette une petite quantité de ce qui parut être à Blake du caramel. Le liquide ambré coula sur les côtés et se solidifia. Blake n'était ni spécialement affamé ni vraiment porté sur le sucré. Mais il éprouva une envie presque irrépressible de goûter à ces petites merveilles. Summer prit les pâtisseries une à une pour les disposer sur une assiette en fine porcelaine de Chine et ce fut seulement lorsque l'opération fut terminée qu'elle tourna les yeux vers lui.



— Je peux vous offrir un café ?

Elle sourit et le pli de concentration s'effaça entre ses sourcils. Ses yeux obscurcis par la tension s'éclaircirent.

Blake jeta un coup d'œil sur les petits gâteaux et se demanda comment elle parvenait à garder une taille aussi fine ; il aurait pu l'entourer de ses deux mains.

— Volontiers, oui.

— Servez-vous. Il est encore chaud. . . J'en ai pour une seconde, juste le temps d'apporter ça à côté.

Avant de passer la porte avec le plat de tartelettes, Summer tourna de nouveau la tête vers lui.

— Si vous voulez des biscuits, il y en a dans la boîte. Je reviens tout de suite.

Elle disparut, les pâtisseries avec elle. Balayant ses regrets d'un léger haussement d'épaules, Blake concentra son attention sur la cuisine où régnait un beau désordre. Summer Lyndon était peut-être une grande cuisinière mais, à l'évidence, pas de l'espèce maniaque. Cela dit, si l'odeur et l'aspect de ces tartelettes constituaient une indication. . .

Il entreprit d'ouvrir les placards pour trouver une tasse, puis céda à la tentation. Renouant avec l'enfant gourmand qu'il avait cessé d'être, il passa le doigt sur le bord de la jatte qui avait contenu la crème et le lécha. *Mm...* Epaisse, riche, onctueuse et d'un raffinement très français.

Il avait eu l'occasion de dîner dans les meilleurs restaurants et les demeures les plus fortunées, un peu partout dans le monde, mais il devait reconnaître qu'il n'avait encore jamais rien avalé qui égale en saveur la substance qu'il venait de goûter dans la cuisine en chantier de cette toute jeune femme. En décidant de se spécialiser en pâtisserie, Summer Lyndon avait manifestement fait le bon choix. Le regret qu'elle ait emporté ces petits bijoux pour les apporter à quelqu'un d'autre se fit de nouveau sentir. Il reprit sa recherche d'une tasse pour le café, et repéra une boîte à biscuits en forme de panda.

En temps normal, il ne l'aurait même pas ouverte. Il n'était pas très porté sur le grignotage. Mais il avait encore en bouche

les harmonies subtiles de la crème. Nul doute qu'une pâtissière émérite comme Lyndon devait être la reine du biscuit maison.

Il souleva le couvercle de la boîte, en sortit un biscuit et le fixa avec étonnement. Un bon vieil Oreo tout droit sorti de son paquet !

*Non, sérieusement ?* Il n'y avait pas plus familier pour un Américain que ce biscuit.

Déconcerté, Blake secoua la tête. Il retourna dans sa main le petit gâteau, avec ses deux coques extérieures au chocolat enserrant une substance blanche. C'était bel et bien un biscuit industriel avec la marque inscrite des deux côtés. Chez Summer Lyndon ? Chez cette femme capable de battre en neige, fouetter, glacer, abaisser, effiler et mieux encore, pour maintes têtes couronnées ?

Il rit tout haut en laissant retomber le biscuit dans la boîte. Son métier lui avait donné l'occasion de rencontrer un nombre non négligeable d'excentriques. Diriger une chaîne d'hôtels ne consistait pas seulement à savoir qui prenait possession d'une chambre et qui rendait ses clés. Il avait croisé des designers, des architectes, des peintres de renom, des chefs d'orchestre et des représentants syndicaux. Il se considérait comme un bon connaisseur de la nature humaine. Il ne lui faudrait pas longtemps pour comprendre le fonctionnement de Summer Lyndon.

Elle revint précipitamment dans la cuisine juste au moment où il se versait enfin du café dans la tasse en porcelaine anglaise qu'il avait fini par dénicher.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, monsieur Cocharan. Je sais que ce n'est pas très poli.

Elle lui sourit, tout en se servant un café à son tour, comme quelqu'un qui ne doutait pas d'être pardonné.

— Il fallait à tout prix que je termine ces pâtisseries pour ma voisine. Elle donne un petit thé de fiançailles cet après-midi et reçoit sa future belle-famille.

Son sourire s'élargit tandis qu'elle retirait le couvercle de la boîte panda.

— Vous vous êtes servi en biscuits ?

— Non. Mais allez-y, je vous en prie.

Le prenant au mot, Summer attrapa un gâteau.

— On ne peut pas dire qu'ils soient vraiment bons, mais ils sont addictifs à leur façon, vous ne trouvez pas ?

Elle fit un geste en direction du séjour.

— Et si nous allions nous asseoir pour que vous me parliez de votre proposition ?

Blake apprécia sa vivacité. Même si l'image qu'il s'était forgée d'elle était très éloignée de la réalité, il avait peut-être vu juste au niveau de la solidité et du professionnalisme. Acquiesçant d'un signe de tête, il la suivit jusque dans le séjour. Son poste actuel, il ne le devait pas seulement à son nom. Il attribuait sa réussite professionnelle à son intelligence analytique, à sa rapidité et à sa capacité à résoudre les problèmes de façon structurée. Et pour l'heure, il s'agissait de trouver la bonne approche pour aborder quelqu'un comme Summer Lyndon.

Qui était exactement la femme qu'il avait devant lui ? Elle était toute de grâce et de finesse — le genre de silhouette faite pour déambuler à l'ombre des arbres centenaires, dans les allées du parc de Bagatelle. Un visage très français, très élégant. Et la voix à l'avenant, avec cette articulation parfaite qui caractérise les meilleures éducations européennes — un soupçon d'accent français, pour une oreille exercée, mais surtout une rigueur très britannique qu'elle devait tenir de son père. Ses cheveux étaient relevés, probablement à cause de la chaleur, pour dégager sa nuque, même si elle avait préféré ouvrir grand les fenêtres plutôt que d'avoir recours à l'air conditionné. Les émeraudes à ses oreilles étaient rondes, parfaites et d'une très belle qualité de pierre. Une perfection qui ne jurait même pas avec la manche déchirée de son T-shirt.

Se laissant tomber sur le canapé, elle replia les jambes sous elle. Ses orteils affichaient un vernis de couleur vive, mais les ongles de ses mains étaient coupés court et elle ne portait aucune bague. Il capta au passage un mélange subtil d'odeurs — en surface, une touche onctueuse de caramel mâtiné de crème fraîche et, juste en dessous, un parfum, français sans l'ombre d'un doute, audacieux et sensuel.

Mais rien de tout cela ne lui indiquait quelle stratégie adopter

avec elle. Devait-il jouer de son charme ? Flatter son ego ? Ou aligner froidement des chiffres ? Elle avait la réputation d'être une perfectionniste, mais on disait qu'elle n'hésitait pas, à l'occasion, à ruer dans les brancards. N'avait-elle pas refusé de cuisiner pour un politicien célèbre, uniquement parce qu'il n'avait pas voulu financer l'envoi par avion de son équipement de cuisine ? Elle avait facturé une fortune à une célébrité de Hollywood pour un gâteau géant de vingt étages, d'une folle extravagance. Et il venait de la voir livrer personnellement — et pieds nus — un lot de tartelettes de rêve à sa voisine. Avant de lui faire la proposition qu'il avait en tête, il aurait préféré avoir une vision un peu plus claire du personnage.

Il choisit alors d'emprunter une voie détournée, même si d'aucuns auraient pu y voir une forme d'atermoïement.

— Je connais un peu votre mère, annonça-t-il en guise d'entrée en matière, tout en continuant à jauger la jeune femme assise à côté de lui.

— Ah, vraiment ?

Elle accueillit la nouvelle avec un mélange d'amusement et d'affection.

— Ce n'est pas étonnant, cela dit. Ma mère ne jure que par les hôtels Cocharan. Nous les fréquentions beaucoup au temps où nous voyagions ensemble, elle et moi. J'ai même un vague souvenir d'avoir dîné en compagnie de votre grand-père, lorsque j'avais six ou sept ans.

Le sourire amusé flottait toujours sur ses lèvres lorsqu'elle s'interrompit pour boire une gorgée de café.

— Le monde est petit...

Elle se laissa aller contre le dossier du canapé, tout en jugeant son visiteur. Costume impeccable. Bien coupé et d'un classicisme que n'aurait pas désapprouvé son parlementaire de père. Quant au corps sous le costume, il était d'une sveltesse et d'une configuration que n'aurait pas critiquées son ex-actrice de mère. Pour sa part, elle s'intéressait assez à la combinaison des deux.

Oui, Blake Cocharan était indéniablement attirant. Le visage n'était pas tout à fait lisse, sans pour autant être rude ; un homme

de pouvoir et qui assumait sa réussite sans complexe. Une faculté à laquelle elle avait toujours été sensible. Elle avait du respect pour les gens qui savaient ce qu'ils voulaient et ne craignaient pas de l'obtenir. Ce qui, à l'évidence, était le cas pour Blake. Une aptitude qui était aussi la sienne et qu'elle revendiquait.

Un homme attirant à tous points de vue, en somme...

Sa mère aurait dit de lui qu'il était « *ravageusement* séduisant ». Et elle n'aurait pas eu tort. Summer, pour sa part, était tentée de qualifier son charme de « dangereux ». Une combinaison de qualités à laquelle il ne lui était pas facile de résister.

Elle changea de position sur le canapé, peut-être inconsciemment, pour mettre plus de distance entre eux. Les affaires étaient les affaires, après tout.

— Vous connaissez la philosophie des Cocharan House, je crois ? demanda Blake, se décidant à entrer dans le vif du sujet.

Il se surprit soudain à penser qu'il aurait préféré que son parfum soit un peu moins attrayant, sa bouche un soupçon moins ensorceleuse. Il n'aimait pas qu'une attirance physique interfère dans une rencontre à caractère professionnel.

Summer renonça à boire le reste de son café, qui semblait accentuer les discrètes palpitations que suscitait la présence de cet homme dans l'intimité de son salon.

— Oui, bien sûr. Je fréquente assez régulièrement vos hôtels.

— J'ai entendu dire que vous aviez de très hautes exigences dans l'exercice de votre activité.

Cette fois, Blake décela une pointe d'arrogance dans le sourire qu'elle lui adressa.

— Je suis la meilleure dans ma catégorie et j'ai l'intention de le rester.

Satisfait, il sourit à son tour. Elle venait de lui livrer une première clé : un solide orgueil professionnel.

— C'est ce que j'ai appris, en effet, mademoiselle Lyndon. Et il se trouve que la qualité m'intéresse. Uniquement lorsqu'elle est au top niveau.

Summer posa un coude sur le dossier du canapé et cala sa tête contre sa paume.

— Et de quelle façon au juste vous intéressez-vous à moi, monsieur Cocharan ?

Elle savait que la question était pour le moins ambiguë, mais elle n'avait pu résister à la tentation de la poser. Sa passion pour la cuisine la conduisait régulièrement à prendre des risques. Tenter des expériences était devenu une seconde nature pour elle. Et l'audace professionnelle finissait par déborder sur la sphère privée.

Au moins six réponses possibles traversèrent l'esprit de Blake. Mais aucune n'était en lien avec le motif officiel qui l'amenait chez la jeune femme. Il reposa fermement sa tasse de café sur sa soucoupe.

— Les restaurants de nos hôtels sont réputés offrir une qualité et un service irréprochables, mais pas seulement. Ils sont aussi considérés comme de grandes tables. Depuis peu, cependant, celui de Philadelphie semble avoir régressé sur tous les plans. Mon opinion est que la cuisine servie sombre dans la médiocrité. C'est pourquoi j'ai l'intention de procéder à quelques changements : rénovation des lieux et modifications à la tête de l'équipe.

— Sage décision. Les restaurants sont comme les personnes : avec le passage des ans, la tendance est au relâchement.

Blake la regarda droit dans les yeux.

— Je veux le meilleur chef disponible sur le marché. Et il semble que ce soit vous.

Summer haussa de nouveau un sourcil. Pas sous l'effet de la surprise, cette fois, mais en signe de réflexion.

— C'est très flatteur, mais je fonctionne en free-lance, monsieur Cocharan. Et je me suis spécialisée, comme vous devez le savoir.

— Spécialisée, oui. Mais vous avez l'expérience de la haute cuisine dans tous les domaines. J'ai vu votre CV. Quant à vos activités indépendantes, vous seriez libre de les reprendre en grande partie après les premiers mois de mise en place. Vous disposeriez d'une entière liberté dans le choix de vos collaborateurs et la mise au point de vos menus. Je considère que si j'embauche un expert, ce n'est pas pour lui mettre des bâtons dans les roues en interférant dans ses initiatives.

Summer fronça les sourcils, cette fois. Pas par contrariété,

mais sous l'effet de la concentration. L'offre était tentante — très tentante, même. Peut-être était-ce la fatigue due au décalage horaire suite à son périple vénitien, mais elle commençait à se sentir lasse de ses escapades en avion tout autour de la planète, simplement pour réaliser un dessert ici ou là. Plus que de lassitude, ne s'agirait-il pas d'un début d'ennui, voire de saturation ? Blake Cocharan semblait avoir choisi le bon moment pour venir frapper à sa porte. L'idée de s'atteler à un projet différent suscitait en elle un intérêt certain.

Et s'il avait sincèrement l'intention de lui donner carte blanche, le travail promettait d'être passionnant. La Cocharan House de Philadelphie était un établissement ancien et respectable. Réinventer les lieux, élaborer une nouvelle carte de A à Z... Il y avait de quoi être motivée ! Cela lui prendrait six bons mois d'efforts intenses et ensuite... C'était le « et ensuite » qui la faisait hésiter. Si elle investissait tant de temps et d'énergie dans un emploi à plein temps, ne perdrait-elle pas son indépendance, sa créativité, son sens du spectaculaire ? La question méritait d'être creusée.

Elle avait pour règle absolue de ne jamais se laisser entraver dans sa liberté — professionnelle ou autre. Une nette méfiance envers l'engagement sous toutes ses formes marquait tous les aspects de sa vie. S'enfermer dans des contrats, des liens, des habitudes équivalait à ses yeux à un choix de servitude volontaire.

D'ailleurs, quitte à investir toute son énergie dans un restaurant, elle pouvait tout aussi bien ouvrir le sien. Elle ne l'avait pas fait jusqu'à présent pour ne pas se bloquer trop longtemps dans un même lieu. Les formules souples et indépendantes avaient toujours eu sa préférence : voyager de par le monde, procéder à une création spéciale, puis poursuivre ses expérimentations sous d'autres cieux. Nouveau pays. Nouveau dessert. Tel était son style. Pourquoi alors envisager de bouleverser ce *modus vivendi* maintenant ?

— C'est une proposition très flatteuse, monsieur Cocharan...

Blake avait une perception suffisamment fine des gens pour sentir qu'elle était sur le point de refuser. Aussi ne la laissa-t-il pas terminer sa phrase.

— ... et mutuellement avantageuse !

Avec une nonchalance délibérée, il indiqua un montant de salaire annuel qui laissa un instant Summer sans voix — ce qui était un exploit en soi.

— ... flatteuse et généreuse, reprit-elle lorsqu'elle fut de nouveau en état de s'exprimer.

— On ne peut pas exiger le summum de la qualité si on n'est pas disposé à y mettre le prix. J'aimerais que vous vous donniez le temps de la réflexion, mademoiselle Lyndon.

Il sortit une liasse de documents de son attaché-case.

— Voici une proposition de contrat que vous souhaiterez sans doute soumettre à votre conseil juridique. Il va sans dire que certains points pourront être négociés.

Summer n'avait aucune envie de l'examiner, ce contrat, car elle sentait qu'il la manœuvrait pour l'acculer dans un coin. Un coin ultrachic et confortable, certes, mais un coin quand même.

— Monsieur Cocharan, je suis sensible à l'intérêt que vous portez à...

— Une fois que vous aurez réfléchi, j'aimerais que nous en rediscutions ensemble. Que diriez-vous si nous en reparlions à l'occasion d'un dîner, disons... vendredi prochain ?

Cet homme était un bulldozer ! Un bulldozer très séduisant et très habile. Mais la machinerie avait beau être élégante, elle n'en était pas moins conçue pour vous aplatis.

— Je suis désolée, répondit-elle avec une pointe de hauteur, mais vendredi, je travaille. Le gouverneur donne un banquet pour je ne sais plus quelle cause humanitaire.

— Ah, oui...

Blake sourit, alors même que son ventre se nouait. Une vision aussi réaliste que débridée de leurs deux corps enlacés venait de traverser son esprit. Deux corps faisant sauvagement l'amour sur le tapis d'humus d'une forêt moite, chaude et obscure. Rien que pour cette raison, il envisagea de s'incliner devant son refus. Rien que pour cette raison, il opta pour l'option contraire.

— Je peux passer vous prendre chez le gouverneur. Que diriez-vous d'un petit souper tardif ?



Le ton de Summer se fit glacial.

— Monsieur Cocharan, on ne vous a jamais appris le sens du mot « non » ?

Il n'avait aucune intention de l'apprendre. Surtout pas d'elle. Il lui adressa un sourire un peu contrit, mais charmeur.

— Veuillez me pardonner, si je vous ai donné l'impression d'insister un peu lourdement. C'est sur vous que j'ai porté mon premier choix et j'ai tendance à me fier à mon instinct et à foncer.

Il se leva, comme à contrecœur. Le nœud de colère et de tension commença à se relâcher dans la poitrine de Summer.

— Mais si votre décision est ferme et définitive...

Il prit la proposition de contrat sur la table basse et commença à la glisser dans son attaché-case.

— Peut-être pourriez-vous me donner votre opinion sur Maxime LaPointe ?

— *LaPointe* ?

Le nom glissa sur les lèvres de Summer comme si elle venait d'avaler du venin. Se dépliant lentement du canapé, elle se dressa devant lui, le corps raidi par l'outrage.

— Vous voulez mon opinion sur LaPointe ?

Sous l'effet de la colère, ses ascendances françaises se firent entendre de façon plus prononcée dans sa voix. Conscient qu'il venait de marquer un point, Blake poursuivit avec la plus grande courtoisie :

— LaPointe, oui. Tout ce que vous pourrez m'apprendre à son sujet m'intéresse. Sachant que vous êtes collègues et que...

Summer jura. Un juron dans la langue de sa mère, court, percutant et parfaitement pertinent. Les minuscules éclats d'or dans ses iris étincelèrent. Sherlock Holmes avait Moriarty. Zorro, Monastario. Summer Lyndon avait LaPointe.

— C'est un porc répugnant ! lança-t-elle avec un frisson, revenant à l'anglais. Il a les capacités intellectuelles d'un pois chiche et des grosses pattes malhabiles de bûcheron ! Vous voulez que je vous parle de LaPointe ?

Elle attrapa fébrilement une cigarette dans le paquet posé

sur la table basse. Fumer lui faisait horreur, mais il lui arrivait d'allumer une cigarette dans des situations de grande agitation.

— C'est un lourdaud sans manières. Je n'ai rien à dire de plus sur cet individu.

— D'après les informations que j'ai pu recueillir, il figure pourtant parmi les cinq chefs les plus en vue de la scène gastronomique parisienne.

Blake en rajoutait, sachant que plus il appuierait sur le point névralgique, plus il gagnerait du terrain.

— On dit que son canard braisé farci aux giroles est une merveille absolue.

— Si une semelle en caoutchouc est une merveille absolue, alors son canard en est une, oui.

C'était tout juste si elle n'en crachait pas d'indignation et Blake dut mener un combat héroïque contre lui-même pour maîtriser ses zygomatiques. *Vanité professionnelle, quand tu nous tiens...* Summer Lyndon en avait manifestement une belle dose. La voyant prendre une inspiration profonde, il dut se maîtriser encore — cette fois, pour contenir une montée brutale de désir. Peut-être avait-elle reçu encore plus de sensualité que de vanité en partage ?

— Pourquoi ces questions au sujet de LaPointe ?

— Je dois le rencontrer à Paris la semaine prochaine. Dans la mesure où vous déclinez ma proposition...

Elle pointa un doigt horrifié sur le contrat.

— Parce que vous avez l'intention de faire appel à... à ce gâte-sauce ?

— LaPointe n'est pas mon premier choix, comme je vous l'ai dit. Mais plusieurs membres de mon conseil d'administration penchent pour ce chef parisien qu'ils trouvent plus qualifié. Et puis c'est un homme, que voulez-vous...

— Et c'est une qualité pour vous ?

Derrière le fin nuage de fumée, les yeux de Summer ne formaient plus que deux fentes minces. Elle lui prit le contrat des mains et le laissa tomber à côté du café refroidi.

— Ils n'ont pas l'air très au courant de ce qui se passe dans

le monde de la gastronomie, ces membres distingués de votre conseil d'administration !

Blake eut le plus grand mal à garder son sérieux.

— Il est possible qu'ils ne soient que très imparfaitement renseignés, en effet.

— *Imparfaitement renseignés !* C'est un euphémisme !

Summer tira sur sa cigarette et se hâta de rejeter la fumée. Elle avait horreur de ce goût dans la bouche.

— Passez me prendre à 21 heures dans les cuisines du gouverneur, monsieur Cocharan, et nous reparlerons de tout ça.

— Avec le plus grand plaisir, mademoiselle Lyndon.

Il la salua d'un petit signe de tête et parvint à garder une expression neutre jusqu'à ce que la porte se referme derrière lui.

Puis le rire l'emporta, persista sur quatre étages et ne se calma qu'au rez-de-chaussée.

# NORA ROBERTS

## *Petits délices et grand amour*

### ***Délicieuse tentation***

Des palaces et des tables prestigieuses, Summer en fréquente chaque jour, elle qui est devenue en quelques années l'un des chefs les plus réputés au monde. Mais lorsque Blake Cocharan, propriétaire d'une chaîne de grands hôtels, lui propose de travailler pour lui, elle décline fermement son offre : comment, alors qu'elle chérit par-dessus tout son indépendance, pourrait-elle accepter d'exercer son art sous les ordres de quiconque ? Elle ignore que Blake, peu habitué à ce qu'on lui résiste, va tout faire pour la convaincre. Elle ne soupçonne pas non plus qu'elle-même, attirée dès le premier regard par le séduisant homme d'affaires, aura bien du mal à lui tenir tête.

### ***Exquise attirance***

New York et son rythme fou. C'est à cette vie-là que Juliet Trent aspirait en quittant sa petite banlieue paisible. À cette vie-là, et au travail de ses rêves : à vingt-huit ans, elle travaille enfin comme attachée de presse dans une grande maison d'édition. Un job merveilleux qui l'amène à organiser une tournée de promotion pour Carlo Franconi, le célèbre chef italien qui vient de publier son nouveau livre de recettes. Pour Juliet, le défi est clair : faire du livre de Carlo un succès, sans fondre de désir devant lui sous peine de se voir rejetée dans trois semaines, lorsque leurs chemins se sépareront.

8,50 €

64.6271.0



 HARLEQUIN  
[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)